

La cause indienne en docs

La Canadienne Alanis Obomsawin saluée à Créteil.

Hommage à Alanis Obomsawin
dans le cadre du Festival international des films de femmes de Créteil; jusqu'à dimanche à la Maison des arts de Créteil, place Salvador Allende.
Rens: 0149803898.
Dimanche, rencontre à la Maison du Conte de Chevilly-Larue.
Rens.: 0149085085.

«**J'** aime le Canada, mais je suis une Abenakise.» Yeux et cheveux de jais, fine silhouette miniaturée, Alanis Obomsawin évoque pourtant plus une version sophistiquée de la squaw glamour *made in Hollywood* quel'image qu'on se fait d'une «vraie» indienne. Devant elle, il faut rhabiller ses stéréotypes. Cette jolie femme inflexible s'est imposée comme cinéaste en devenant, dès les années 70 et sous les couleurs de l'Office national du film de Montréal, la grande documentariste de la cause indienne. Créteil lui consacre une rétrospective regroupant onze de ses vingt documentaires, et présente, aujourd'hui, un de ses derniers films, *La Survie de nos enfants*. Où elle revient, en 2003, à Restigouche, sur les lieux d'un affrontement retentissant ayant opposé, en 1981, les autorités du Québec à une

communauté Micmac qu'elles entendaient priver de ses droits de pêche. Aux Français, solidaires de leurs cousins «brimés» par les anglophones, les films d'Alanis Obomsawin révèlent un autre versant de la mentalité québécoise, qui ne lésine pas sur les brimades à l'égard des peuples autochtones. On est saisi de découvrir, dans ses documentaires, le racisme, le mépris, les abus de droits et l'hystérie coercitive dont les Indiens (en tee-shirt et en voiture, guère folkloriques) n'auront cessé de faire l'objet dans le Canada de la seconde moitié du XX^e siècle. Le statut des habitants des réserves continue à saper leur système de parenté-

festiVal

27^e rendez-vous des films de femmes.

le, introduisant des ségrégations schizoïdes au sein même des communautés; l'université leur est restée interdite jusqu'en 1952; et le droit de vote ne leur a été accordé, au Québec, qu'en 1960. «*Aujourd'hui, on a fait des progrès, note Alanis, notamment dans l'éducation.*» Née en 1932 dans l'état américain du New Hampshire, mais



LIVIA SAAVEDRA

élevée dans la réserve Odanak, au nord-est de Montréal, elle se sent forte des chansons et des contes appris dans sa réserve, qui construisent son identité. Après des débuts de chanteuse, elle est embauchée par l'ONF à titre de conseillère de films sur les autochtones, avant de passer à la réalisation «*tout en continuant à chanter dans les écoles, les prisons.*» Mais, désormais, «*le documentaire, c'est moi*», dit-elle. Cela ne l'empêche pas de mettre la dernière main à «*une petite fiction pour les enfants*», tout en travaillant à l'étude des déséquilibres familiaux créés par les lois fédérales chez les Abenakis, et à un film «*sur la vie de Will Sampson*», l'acteur indien de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. ♦

Ange-Dominique Bouzet

Alanis Obomsawin. Onze de ses vingt films sont projetés à Créteil.

«Trans» figures

Le duo Klonaris-Thomadaki projette ses formes hybrides.

Selva et Chutes. Désert. Syn
de Maria Klonaris et Katerina Thomadaki. Samedi à 16h30, suivi d'une table ronde avec les artistes.

Maria Klonaris et Katerina Thomadaki, étude de cas. Depuis trente ans, ces deux femmes, d'origine grecque (l'une est née au Caire, l'autre à Athènes) et vivant à Paris depuis 1975, travaillent ensemble des formes «trans»: entre cinéma expérimental, installation et performance, entre autoportraits et pédagogie. Elles furent parmi les premières à concevoir l'exposition de leurs films, réalisés comme de l'art. Depuis la production (le Super 8, puis la vidéo, enfin le numérique leur a permis un financement perso) jusqu'à la distribution, elles assument tous les rôles: tournage, éclairage, montage, projection, voire colloques ou publications (avec leur institut Astarti). Cette approche hybride, étiquetée «féministe» dès les années 70, se retrouve éga-

lement dans leurs sujets, abordant les rives de la mythologie, de l'intersexualité (avec les figures de l'hermaphrodite ou de l'ange) ou de l'interaction art et science. Ainsi, le cycle fleuve de l'Ange, débuté en 1985, fut construit autour d'une photographie médicale d'hermaphrodite, brûlée chimiquement ou irradiée électroniquement, puis mise en espace dans des environnements multimédias. Quelques éléments sont présentés à Créteil. A l'affiche, le film portrait *Selva* (1981-1983) et la chorégraphie filmée intitulée *Chutes. Désert. Syn* (1983-1985), deux ouvrages originellement en Super 8, restaurés et «gonflés» en 35 mm, par les Archives françaises du film. Leur entrée au patrimoine fait ainsi l'actualité de cinéastes dont la pertinence semble surgir après coup. Le frisson actuel en faveur d'un cinéma «élargi» n'y est pas pour rien. ♦

Elisabeth Lebovici

arte
VIDEO

L'ANTHOLOGIE
ROBERT BRESSON
en DVD
VIDEO

m2
editions

L'argent • Pickpocket • Procès de Jeanne d'Arc
Actuellement en coffret DVD et en salles
Le Monde **CAHIERS CINEMA**

Mouchette • Au hasard Balthazar
www.artefrance.fr
Liberation **Indivisibles**

CINÉMA

Le festival des différences

La 27^e édition du Festival international du film de femmes de Créteil, dont *l'Humanité* est partenaire, se déroule jusqu'au 20 mars. Sa directrice, nous en dévoile les grandes lignes.

Après avoir traité des questions de l'exil, vous vous intéressez cette année à un autre thème d'actualité: les différences.

Jackie Buet. L'an dernier, le thème « Asile-exil » nous avait entraîné(e)s sur les chemins de la clandestinité, à la rencontre de femmes et d'hommes qui, au péril de leur vie, ont tout quitté pour venir en Europe chercher refuge et construire une nouvelle vie.

Les témoignages nombreux des Afghan(e)s, des Africain(e)s, des Iranien(e)s, des gens des pays de l'Est nous ont émus et nous ont apporté la perception d'un monde en proie au désarroi mais en même temps porteur d'une immense variété d'origines, d'histoires, de langues, de cultures. Ces différences sont à l'évidence des ressources inestimables et réelles pour nos sociétés occidentales. Elles sont une richesse qu'il faut reconnaître et valoriser. En choisissant d'aborder le thème « Différence(s) », nous voulons défendre, au-delà des politiques économiques, l'immense potentiel humain dont témoignent ces diverses réalités. Sous le signe des différences, ce festival a ainsi pour ambition de rassembler les utopies, les curiosités, les innovations qui sont autant de surprises aujourd'hui mais deviendront notre environnement demain. Ce 27^e festival n'aura pas la même insouciance ni la même gravité que les précédents.



Butterfly, film d'ouverture du festival, de Yan Yan Mak, projeté à 21 heures vendredi 11 mars.

Guidé par l'urgence de sauvegarder les valeurs d'humanité et de tolérance, le festival sera à l'écoute des différences, traversé par les grandes questions dont les réalisatrices se saisissent et qui engagent notre avenir mondial commun.

Le cinéma a toujours été un vecteur des différences, cependant, vous offrez au public la possibilité de rencontrer tous les cinémas et notamment ceux d'Asie. Est-ce une manière d'apporter un éclairage sur le sens des différences?

Jackie Buet. Organiser un festival de cinéma, c'est entrer

dans un long processus de découverte et de réflexion sur l'image, sur les images, et sur le monde qui nous arrive par ces images. Notre festival veut se porter aux multiples sources de ces images, aux plus intimes, aux plus directes, avant la grande distribution, là où la matière image est encore en fusion, mêlée à la vie de son auteur, à sa culture d'origine, à son histoire bien spécifique. Les films que nous avons choisis sont tous « particuliers » et « différents ». Ce sont ces différences qui, cette année, ont bénéficié de toute notre attention.

Le cinéma que nous voulons proposer n'est pas un cinéma qui manipule, qui uniformise, qui flatte l'acheteur en nous, mais un cinéma qui transmet, éveille les consciences, respecte les différences, nourrit l'imaginaire. Les films que nous présentons cette année ont tous un engagement, celui de donner une image des autres et de la réalité plus juste. Ainsi, en partenariat avec la fondation Asie-Europe, nous irons ailleurs, vers des cinémas différents, nouveaux, inconnus, venus de dix pays d'Asie. Après le festival, nous animerons une tournée européenne de Focus on Asia en commençant par Paris, puis Innsbruck, Berlin, Stockholm. Une manière bien à nous d'activer ce réseau qui a été mis en place par le plan Média et la Coordination européenne des festivals, et de le faire découvrir à nos invité(e)s. Nous convierons le public à la solidarité avec certains de ces pays gravement touchés par le tsunami lors d'une soirée qui leur sera consacrée, le vendredi 18 mars.

Ce choix des différences, est-ce aussi le moyen de montrer et d'affirmer que l'enjeu des festivals n'est pas seulement de donner à voir mais aussi de proposer une analyse nouvelle et attentive sur le contexte social?

Jackie Buet. Nous tentons de mettre l'image au centre de nos débats. Le cinéma et l'image sont pour nous des en-

jeux de démocratie, de développement individuel et collectif et de liberté d'expression fondamentaux.

Notre festival, situé en banlieue, est en prise directe avec les problèmes de société engendrés, aujourd'hui, par les grandes agglomérations. Il peut en faire un outil éducatif, émancipateur et d'épanouissement.

Le public trouvera dans notre programme aussi bien des nouvelles esthétiques que des approches originales de la morale et de la vie quotidienne. Il y rencontrera des analyses percutantes sur la perception et le traitement de la différence à travers quatre forums. Une façon de rester vigilant au contexte social qui influence nos activités.

La réflexion et le plaisir du cinéma sont ainsi alliés afin de garder notre objectif, toujours essentiel: découvrir et soutenir les premiers films en explorant la production annuelle au plus large. Construire des programmes riches, ambitieux et variés, en favorisant les rencontres entre les réalisatrices, leurs cultures et les publics. Le festival accentue également ses activités professionnelles en participant concrètement à des réseaux nationaux (le Carrefour des festivals) et européens (la Coordination européenne des festivals de cinéma). Cette année, nous allons sillonner l'Europe avec le programme Focus on Asia.

Entretien réalisé par Sonia Bressler

Tous différents

Pour sa deuxième année, « Histoires de voir », cette « nouvelle » section offre un point de vue critique sur l'actualité, à travers des documentaires originaux.

L'actualité, c'est toujours les luttes pour la liberté, l'indépendance, l'émancipation, la défense des traditions, etc. Autant de films pour nous ouvrir à une meilleure compréhension de nos différences et faire place aux débats.

Débattre de quoi ? Des femmes en littérature qui, à l'image de Dominique Aury, se révèlent scandaleuses dès qu'elles évoquent l'érotisme ou les jeux du désir.

Du féminisme et de son impact dans l'imaginaire collectif au cours du XX^e siècle. Grâce aux films de Laure Poinot, nous rencontrons trois femmes d'exception Simone Veil, Gisèle Halimi, Benoîte Groult. Trois portraits de femmes, trois parcours, trois destinées. Du féminisme d'hier à celui d'aujourd'hui, il n'y a qu'un pas que nous



franchirons en évoquant les questions relatives à la laïcité. Quand les filles mettent le voile, de Leïla Djitli, nous entraîne au cœur du débat. Il ne s'agit pas ici de resserrer les questions (autour du foulard) réchauffées, il s'agit d'interroger nos positions, de comprendre notre vision et d'établir un dialogue.

Le travail fait aussi débat. Comment le vivre et l'envisager autrement ? Nous suivons, grâce à la caméra de Sylvie Coren et de Patrick Laroche, quatre initiatives dans le monde de l'économie solidaire. Carole Roussopoulos, avec le *Jardin de Lalia*, prend, elle aussi, position sur la conception d'un travail solidaire. Enfin les questions relatives à la sexualité, à l'adoption, aux nouvelles parentalités, au genre seront posées avec Marie Mandy. Avec aussi le fabuleux *Zohre & Manouchehr*, de Mitra Farahani, nous interrogeons les mythes du mariage et de la virginité au sein du Moyen-Orient.

« Histoires de voir », interroge, en neuf séances et autant de débats, la crise des valeurs humanistes, bouscule nos certitudes. En explorant les différences, elle bâtit les utopies de demain.

Des docs en stock!

La compétition internationale regroupe dix longs-métrages inédits.

Le documentaire joue constamment sur un sentiment de malaise qu'il forge en nous. Il nous fait ainsi entrevoir le chaos intérieur des personnes présentées. *Voir (sans les yeux)*, de Mary Mandy, joue sur ce fil. Son documentaire nous fait réaliser un voyage sensoriel et paradoxal dans l'univers de la cécité. Images à l'appui, elle dénoue le mystère de la vision.

Ewa Borzecka avec *Pekin-Zlota 83*, utilise, quant à elle, le documentaire afin d'être au plus près des habitants d'un immeuble au cœur de Varsovie. Dans l'étroitesse des couloirs, elle dessine le portrait de ceux qui ont partagé des tranches de vie, une part de rêve et d'histoire. Entre vodka et bon souvenirs, cette arche de Noé enthousiasme par son charme inattendu.

Stärker als die Angst, de Ulrike Westermann, suit le destin souvent tragique des adolescents camourenais qui montent dans les trains d'atterrissage des avions pour tenter de rejoindre l'Europe. Autre sujet d'actualité brûlant : la prostitution. *Prostitution Behind the Veil* de Nahid Persson nous plonge au



Voir sans les yeux, un documentaire sensoriel sur l'univers des non-voyants, de Marie Mandy.

cœur de la dictature religieuse comme militaire, en Iran. « République islamique » qui pousse des femmes sur les bords des routes la nuit pour une poignée de dollars.

Keep not Silent, de Lilil Alexander, rend compte du silence et de la double vie des femmes homosexuelles en Israël. Entre religion et désir, le film dessine une nouvelle forme de clandestinité.

Idanna Pucci et Claudio Cutry coréalisent *Eugenia of Patagonia*. Ils dressent le por-

trait d'une femme hors du commun qui décide de quitter son Italie natale pour se rendre en Patagonie où elle fonde une ville pour recueillir des enfants abandonnés.

Helen Doyle, avec *Soupir d'âme*, insufflé sur nos vies le regard de l'art, des arts, dans la construction de notre intimité, notre histoire, de notre individualité. *Correspondances*, de Caroline d'Hondt, nous fait vibrer au rythme des villes, au rythme du souffle de vie. Mais que serait le docu-

mentaire sans l'histoire ? Comprendre la géopolitique est une nécessité. Liliane de Kermadec nous montre, avec *la Très Chère Indépendance du Haut-Karabakh*, comment il se fait que des morceaux de pays ne sont, encore aujourd'hui, rattachés à rien. Tentative démocratique, accès à la mer pour d'autres puissances ? Autant de raisons qui font que des régions comme le Haut-Karabakh sont encore des États sans limite.

S. B.

CARTE BLANCHE A
Tricky Women

Le festival Tricky Women de Vienne est une biennale du film d'animation au féminin. À la fois unique festival de films de femmes en Autriche, et seul festival d'animation proprement féminin d'Europe, il propose d'exposer les cinématographies les plus réputées dans ce genre (République tchèque, Grande-Bretagne) et de révéler les productions de pays émergents, comme les républiques de l'ex-Yougoslavie.

Il est organisé par l'association Culture2Culture qui propose un pont entre les artistes, les universitaires et les institutions. Un centre permet de maintenir le contact entre tous les ac-

teurs du secteur tandis qu'une vidéothèque laisse libre accès au public pour voir et revoir toutes les œuvres.

Culture2Culture attribue également des bourses de travail, sur place, comme cela a été le cas récemment pour la Tchèque Marketa Plachà ou les Britanniques Nicole Hewitt et Alys Hawkins.

Pour plus d'informations, voir le site de Women and Film in Europe, association dont Culture2Culture est membre : <http://www.womenfilmnet.org>

Une vie engagée: Alanis Obomsawin

Toute une programmation rend hommage à une grande résistante hors du commun.

Alanis Obomsawin, membre de la nation abénaquise, est l'une des documentaristes les plus distinguées au Canada. Elle débute sa carrière dans la chanson (en 1960 à New York), l'écriture et le conte, puis plonge dans l'univers du cinéma en 1967 avec *Christmas at Moose Factory*. Depuis, elle a signé plus d'une vingtaine de documentaires d'une franchise intransigeante sur des questions touchant les peuples autochtones au Canada.

Mardi 16 mars à 19 heures, une grande soirée de gala en sa présence est organisée par le festival autour de sa dernière réalisation : la survie de nos enfants. Elle y montre la détermination et la ténacité avec lesquelles les Mi'gmaq de Listujug entendent gérer les ressources naturelles de leur territoire ancestral. Déjà *Is the Crown at War with Us?* mettait à nu le conflit entre les Mi'gmaq et leurs voisins non autochtones au sujet des droits de pêche.

Ces trente dernières années, elle réalise pour l'Organisation nationale du film du Canada, des documentaires à forte teneur sociale, animée par le désir de donner la parole à son peuple.

En 1983, elle est faite membre de

l'ordre du Canada, qui reconnaît ainsi son dévouement au bien-être de son peuple et à la préservation du patrimoine autochtone par ses films et ses activités militantes. Parmi les films programmés, nous pouvons découvrir : *Incident at Restigouche* (1984), description saisissante du raid mené par des policiers provinciaux dans une réserve mi'gmaq du Québec; Richard Cardinal :

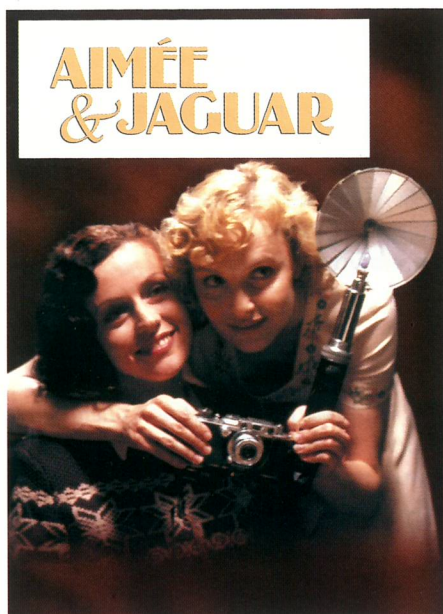
Cry from a Diary of a Metis Child (1986), documentaire dérangeant sur le suicide d'un adolescent; *No Address* (1988) qui dresse le portrait de l'errance à Montréal.

En 2001, Alanis Obomsawin a reçu le prix du gouverneur général en arts visuels et en arts médiatiques. Nommée officier de l'ordre du Canada, son travail ne cesse d'obtenir des récompenses, ce qui ne manque pas de souligner l'importance de son engagement comme de son combat pour l'égalité et le respect de tous les peuples.

S. B.



Alanis Obomsawin, membre de la nation abénaquise, est la documentariste amérindienne la plus distinguée au Canada.



des années durant j'ai vécu pour rien, j'ai gâché mon existence. La vie n'est pas faite pour cela. Je veux vivre, aimer avec toute la flamme de mon cœur, je veux jouir pleinement de la vie et de l'amour. Je ne me trouverai jamais les mains vides devant toi. Je vais m'occuper de toi, je serai pour toi ton foyer et ta famille, où que tu te trouves : tout ce que tu ne possèdes pas, je te le donnerai, je sais que je suis destinée à faire ton bonheur, ma chère Felice». (Extrait d'une lettre de Lilly à Felice, 1942).

C'est le lendemain de la Christopher-Street day à Berlin que j'ai vu, dans un cinéma de l'avenue Kurfürstendamm, fin 1999, *Aimée et Jaguar* en VO, bien sûr, sans sous-titres français évidemment, ce qui pour une non germaniste fut un peu dur mais l'histoire est tellement intense que je suis sortie de la projection assez enthousiaste. Voici un extrait de la critique parue dans *LM* n° 190 : « Dans les turbulences de l'Histoire, ces deux femmes, que presque tout oppose, vont vivre une réelle passion qui s'achèvera hélas avec l'arrestation, par la Gestapo, de Felice.

Si ce film reste un peu confus au plan de l'Histoire car il ne s'y attarde pas – mais je pense que c'est un choix du réalisateur – l'histoire d'amour entre ces deux êtres est filmée avec tact et une certaine intériorité. La caméra saisit parfaitement la peur, le trouble de Lilly lorsque pour la première fois elle va succomber à une femme, à Felice qui la conquiert avec toute la douceur du monde. Juliana Kohler et Maria Schrader sont magnifiques et apportent beaucoup de vérité humaine à cette histoire d'amour qui s'achève en tragédie».

En 1981, Lilly Wust, reçut la décoration des « Héroïnes anonymes » que les Israéliens appellent « Les Justes ». Entre 1942 et 1944, Lilly Wust cachait quatre jeunes femmes juives, dont Felice dans son appartement. Trois femmes ont survécu, Felice, non.

En complément du film, Antiprod apporte un très beau documentaire de trente-six minutes, *Le petit livre des larmes*, de Bruno Albin, diffusé par « Envoyé Spécial ». Ce film est le témoignage exclusif de Lily Wust, Aimée, alors âgée de 82 ans et qui raconte avec beaucoup d'émotion comment cette histoire d'amour a bouleversé sa vie. Dans ce DVD figurent également des interviews de l'équipe du film, un making Of et la Bande annonce.

Depuis le 20 avril on peut, grâce à la société de production Antiprod, trouver en DVD *Aimée et Jaguar*, de Max Fäberböck. Encore un DVD à glisser dans votre vidéothèque.

Lilly Wust raconta son histoire à la journaliste et historienne Erica Fischer et le document qu'elle en tira (*Aimée et Jaguar – un amour de femmes – Berlin 1943* paru chez Stock en 1994) rencontra un vif succès en Allemagne, aux États-Unis et en France et fut traduit dans une trentaine de langues.

Max Fäberböck l'a adapté pour l'écran. Le film fut présenté en 1999 au Festival de Berlin où les deux actrices remportèrent, pour leur rôle respectif, l'Ours d'argent d'interprétation.

Berlin 1942. Lilly Wust est une gentille bourgeoise, épouse d'un officier nazi au front et mère de quatre enfants. Sans état d'âme, elle s'amuse, sort, prend des amants et ne semble guère se soucier des événements qui déchirent son pays et le monde.

Felice Schrader, de son vrai nom Schragenheim, est juive, homosexuelle et résistante. Elle travaille dans un journal de propagande hitlérienne pour obtenir des informations. Ces deux femmes que tout oppose vont vivre une histoire d'amour intense : « Nous sommes toutes deux une idée merveilleuse. Mon existence, jusqu'ici, n'était pas dépourvue d'amour, Dieu m'est témoin, mais elle était vide de vie, de la vraie vie ;

XVI^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DE FEMMES

3

PALMARÈS

Grand prix du jury : *Sepet*, de Yasmin Ahmad (Malaisie)

Mention spéciale du jury *Frozen* de Juliet McKoen (Royaume-Uni) pour l'interprétation de la comédienne Shirley Henderson

Prix du public, meilleur long métrage fiction : *Brothers* de Susanne Bier (Danemark)

Prix du public, meilleur long métrage documentaire : *Prostitution behind the Veil* de Nahid Persson (Danemark)

Prix du public, meilleur court métrage français : *Le léopard ne se déplace jamais sans ses tâches* de Héléna Klotz (France)

Prix du public, meilleur court métrage étranger : *Moustache* de Vicky Sugars (Australie)

Prix AFJ (association des femmes journalistes) : *Prostitution behind the Veil* de Nahid Persson (Danemark)

Mention spéciale AFJ : *Soupirs d'âmes* de Helen Doyle (Canada-Québec)

Prix public meilleur court métrage étranger : *Moustache* de Vicki Sugars (Australie)

Prix Canal+, meilleur court métrage *Hoi Maya-Salut Maya* de Claudia Lorenz (Suisse)

Prix association Beaumarchais, meilleur court métrage francophone : *Les courants* de Sofia Norlin (France)

Prix Graine de Cinéphage, meilleur long métrage : *Ing* de Eon-hee-Lee (Corée du Sud)

Prix du jury Paris XII : *Mercy* de Candida Scott (Royaume-Uni)

Mention spéciale : *Sueño de una mujer despierta* de Azucena De La Fuente (Espagne)

Prix scénario Le Manuscrit : *Alliances* de Lise Bismuth (France)

sont sous les projecteurs

modèle, dans la lignée de Romy Schneider ou Jessica Lange.

■ **Julie Delpy.** Il est important parce qu'il soutient les femmes cinéastes. De l'autre côté de la caméra, c'est toujours dix fois plus difficile pour une femme que pour un homme de monter un film. Pourtant, le résultat est le même.

Pensez-vous que Paris est une ville où les femmes se sentent bien ?

■ **J.G.** C'est en tout cas une ville où j'aime marcher. J'aime particulièrement le Marais, parce qu'il y a là une vraie liberté de la différence. On peut voir deux femmes ou deux hommes se tenir la main sans que personne n'y trouve à redire. En revanche, Paris n'est pas du tout une ville pour les mamans ! C'est une catastrophe. A Buenos Aires, la ville de mon mari, il y a dans les cafés des petites pièces à part où les enfants peuvent jouer au toboggan pendant que les mères lisent leur journal. Je rêve d'une piscine à balles au café Georges à Paris !

■ **J.D.** D'une façon générale, la France n'est pas particulièrement féministe si on la compare avec les pays nordiques. A Paris, comme dans toutes les grandes villes, on se sent libre d'aller et venir, et les hommes vous regardent, ce qui est agréable. A Los Angeles, les hommes ont trop peur d'avoir un procès sur le dos s'ils vous sifflent !

SANDRINE MARTINEZ



Julie Delpy (à gauche) et Julie Gayet font partie des actrices et réalisatrices à qui le Festival films de femmes de Créteil (Val-de-Marne) rend hommage du 11 au 20 mars à la Maison des arts. (LP/F. DUGIT ET

Du 11 au 20 mars. Maison des arts de Créteil, place Salvador-Allende à Créteil. Tarifs : 7 €, 5 €, 4 € et tél. 01.49.80.38.14. Sur Internet : www.filmsdefemmes.com. Le 11 mars, à 21 heures : ouverture et

projection du film chinois « Butterfly » de Yan Yan Mek. Le 12 mars, à 21 heures : autoportrait de Juliette Binoche en sa présence, projection de « Bleu » de Kieslowski. Le 15 mars, à 21 heures : « Before

Sunset » de Richard Linklater. 17 mars, à 19 heures : soirée à Florence Aubenas. 18 mars, 14 heures : projection d'« Un au féminin », portrait de Simone Veil en sa présence.